



La colline oubliée

de Abderrahmane Bouguermouh

Fiche technique

France / Algérie - 1996 -

1h45

Couleur

Réalisation et scénario :

Abderrahmane Bouguermouh

Chants :

Taos Amrouche

Interprètes :

Djamila Amzal

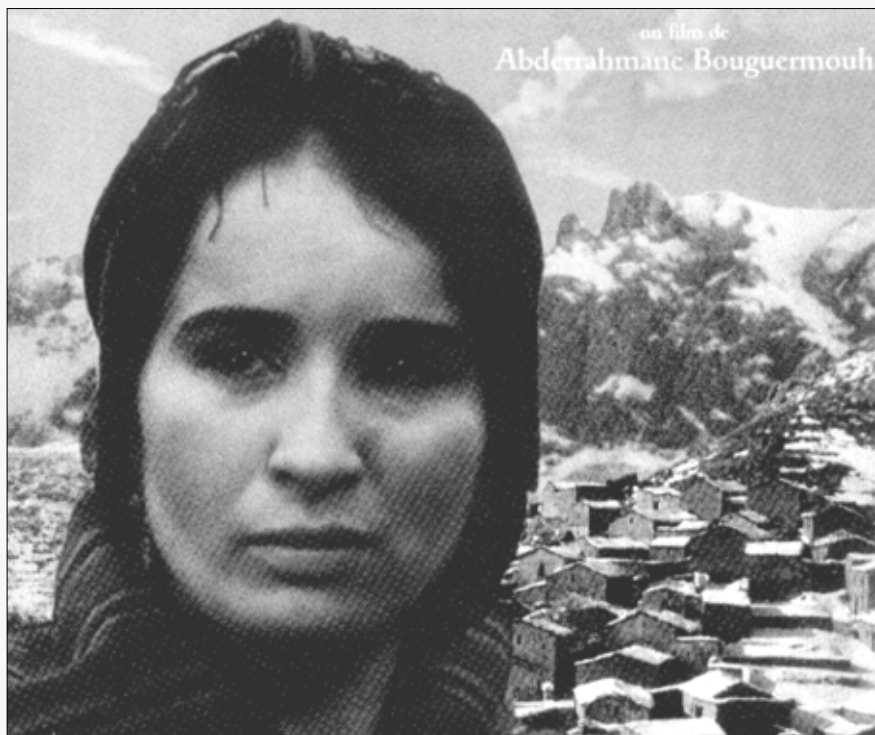
(Aazi)

Mohand Chabane

(Mokrane)

Samira Abtout

(Davda)



Résumé

La colline oubliée est la chronique d'un village isolé de Kabylie, Tasga, à l'heure de la Seconde Guerre mondiale. On fait la connaissance de plusieurs de ses habitants, surtout des jeunes. Il y a Mokrane et Menach, étudiants en France et qui sont sur le point d'être mobilisés ; Mouh, le berger ; Davda, la voluptueuse ; Aazi, la gracieuse et future femme de Mokrane. Tous se trouvent plus ou moins à un tournant de leur existence...

Critique

La colline oubliée partage avec **Machaho** de Belkacem Hadjadj (sorti en juin 1996 en France) le privilège d'être réalisé dans une langue de longue date opprimée : le berbère. Mais le parallèle entre ces deux œuvres, toutes deux tournées en Kabylie durant l'hiver 1994, s'arrête ici. D'abord parce que le film de Bouguermouh est l'aboutissement d'une très longue lutte, inaugurée voilà quarante ans par la rencontre en 1957, à Paris, du réalisateur et d'une figure de proue de la culture berbère, l'écrivain Mouloud Mammeri. Ensuite, parce que **La colline oubliée** - contraire-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

ment à **Machaho**, qui se voulait un conte moral - est une adaptation réaliste du roman éponyme de Mammeri (publié en 1952). L'action se situe à Tasga, petit village encaissé dans l'écrin des montagnes de Kabylie, à l'heure de la Seconde Guerre mondiale. Sous la menace de la mobilisation, un groupe de jeunes gens tentent d'y concilier le respect des traditions et l'aspiration à une existence nouvelle, l'élan de la jeunesse et les amours interdites, l'intégrité d'une condition modeste et l'ambition des études. A travers eux, le réalisateur tisse une chronique lente et disparate d'un entre-deux, d'un univers dont l'unité est en train de se briser sous les coups de l'Histoire et d'une fatalité qui prend soudain la forme du typhus. Des danses chamarrées et des nuits de désir, des espoirs fauchés et des lendemains qui chantent, il restera à la fin du film l'infinie tristesse d'un homme qui meurt gelé sans avoir vu sa descendance, et le miracle d'une épouse stérile qui la porte dans son ventre.

Jacques Mandel Baum
Le Monde - 20 Février 1997

Avoir eu le cran de tourner en Algérie, pendant deux ans, afin de réaliser le premier film en langue berbère de l'histoire du cinéma, après quarante années d'attente et deux tentatives avortées (en 1954 et en 1970) témoigne, chez Abderrahmane Bouguermouh, d'une ténacité et d'un désir de cinéma peu communs. Si **La colline oubliée**, comme passage à l'acte politique, a le mérite d'être claire comme œuvre cinématographique, le film souffre malheureusement d'une timidité dans la mise en scène et d'une obscurité dans le récit plutôt déconcertantes. Passées quelques ellipses imprévisibles et une photographie parfois trop fière de ses paysages, **La colline oubliée** parvient cependant à nous capter, à travers la

chronique amère et silencieuse d'un village kabyle, Tasga, pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les vies calmes, puis désorientées, puis cruelles de Mokrane et de Menach, amis de longue date, d'Aazi, l'épouse du premier, de Davda, l'amoureuse déjà mariée du second, et de Mouh, le berger, distillent le sentiment lointain et pourtant manifeste d'un monde qui s'affaisse sans en avoir conscience, d'une jeunesse qui s'oublie, sans tapage ni révolte, et qui ne peut même pas donner au monde le scandale de sa propre mort.

Stéphane Malandrin
Cahiers du Cinéma n°511 - Mars 97

C'est toujours la même histoire. Quand il va dîner à *L'Homme bleu*, un restaurant berbère du XI^e arrondissement de Paris, le patron met un point d'honneur à ne pas lui donner l'addition. Abderrahmane Bouguermouh proteste, insiste, mais il n'y a rien à faire. Ce qu'il doit à *L'Homme bleu* n'est rien comparé à ce que la Kabylie tout entière doit à ce petit homme trapu au visage éprouvé, le cœur en capilotade après un infarctus, le regard serein, pourtant, de qui est parvenu à ses fins. Plus de trente ans qu'il attendait, qu'il luttait contre la censure algérienne, contre des pouvoirs frieux qui l'empêchaient de réchauffer son rêve de gosse : adapter au cinéma *La colline oubliée* (Folio n°2353), le superbe roman de Mouloud Mammeri, qui fut son ami jusqu'à sa disparition accidentelle en 1989, dans un accident de la route aux circonstances mal élucidées. Un film sur la Kabylie, tourné entièrement en amazigh, la langue des siens, c'était ça, l'obsession de Bouguermouh. «*Je savais que je serais toujours un apatride dans mon propre pays tant que le berbère n'aurait pas droit de cité au cinéma.*» Cette révélation, Bouguermouh la reçoit un jour de 1952 lorsque son

frère aîné lui donne le roman de Mammeri. «*Voilà un livre qui parle de nous.*» Bouguermouh a quatorze ans. Il dévore *La colline oubliée*, insensible à la violente critique de l'époque, qui reproche à l'écrivain de tomber dans le «*régionalisme*» et «*l'antinationalisme*» au moment où l'Algérie entre en lutte pour son indépendance. «*Pour moi, se souvient Bouguermouh, c'était un coup de foudre, un premier amour. Au lycée, on ne lisait que des classiques français. La colline oubliée nous montrait comme nous étions.*»

Dans un village des montagnes kabyles, au début des années 40, une petite société traditionnelle tente de vivre, des jeunes gens de s'aimer, d'imaginer l'avenir, le leur, celui de leur terre, celui de l'Algérie, malgré le typhus, malgré l'armée française, qui entraîne les hommes en âge de se battre dans un conflit qui les concerne si peu. Leur courage, leur mort souvent ne leur vaudront aucune reconnaissance. **La colline oubliée** est la chronique douce-amère des cataclysmes du monde et de l'injustice coloniale sur les hauteurs du Djurdjura, loin de tout espoir.

Pendant la guerre d'Algérie, Bouguermouh rencontre Mammeri à Paris. L'écrivain part se réfugier au Maroc. Bouguermouh est tenté par le cinéma. Ensemble ils évoquent l'idée d'une adaptation, plus tard, quand l'Algérie sera libre. En attendant, le jeune Kabyle suit les cours de cinéma de l'I.D.H.E.C. Il vit «*la grande bohème*», travaille pour la Radio-Télévision française, réalise documentaires et téléfilms. Au lendemain des accords d'Evian, il retourne au pays. «*Je croyais pouvoir tourner des films en berbère. C'était ne pas connaître le système qui se mettait en place en Algérie.*» Son premier moyen métrage consacré à la Kabylie est mis sous séquestre. Mais sa volonté est tenace : «*Je ferai des films en kabyle ou rien.*»

En 1968, il dépose le scénario de **La colline oubliée**. La commission de

censure le rejette. Bouguermouh devra attendre les émeutes d'octobre 1988 en Algérie pour que la commission soit dissoute et son projet accepté. Un comité de lecture, composé de personnalités indépendantes comme les écrivains Rachid Mimouni et Tahar Djaout, lui accorde une aide de 4 millions de dinars, soit le huitième du budget nécessaire à la réalisation du film.

Pendant toutes ces années, Bouguermouh a travaillé dans l'ombre. Il a été assistant de Lakhdar Hamina sur

Chronique des années de braise (Palme d'or au festival de Cannes en 1975), mais ce succès par procuration ne lui sera même pas rémunéré. Sans le sou, il s'est installé en Kabylie dans la ferme de son père. Sa femme est une speakerine connue de la télévision algérienne. Ses enfants grandissent. Il tourne deux téléfilms en arabe pour payer leurs frais de scolarité en France. En 1988, l'une de ses œuvres, **Cri de pierre** a reçu un prix dans un festival de télévision au Maroc. L'interdiction qui pesait sur **La colline oubliée** est certes levée, mais l'argent manque. La radio-télévision algérienne, qui s'était engagée à coproduire le film, se désiste. Une longue quête s'engage, une de plus. Le cinéaste entreprend la tournée des wilayas (région) de sensibilité berbère. Un comité de soutien au film est créé en 1992. Toute la Kabylie se mobilise. Les familles ouvrent leurs vieilles malles, explorent leurs greniers, ressortent des robes d'époque, des pantalons des hommes oubliés. Chacun apporte son obole : une charrette, des habits de mariage, des stocks de tuiles romaines, pour que revive l'œuvre de Mammeri. «*La population ne nous a rien refusé*», se souvient Bouguermouh. Le tournage commence pendant l'hiver 1994.

Il dure seize semaines, interrompu, repris, émaillé d'incroyables difficultés. Pour commencer, le Centre algérien du cinéma a détourné les sommes collectées par l'Association de soutien à **La colline oubliée**. Quant à la pellicule

prévue pour Bouguermouh, «*on l'a donnée à une autre production*», murmure le cinéaste. A force de protestations, l'argent sera rendu, mais bien plus tard. Heureusement, il y a les fonds venus directement de Kabylie, ces petites sommes qui donnent à Bouguermouh la force et les moyens de crier : «*Moteur !*» Les comédiens sont tous amateurs, recrutés sur le terrain après plus de 1700 auditions. Des jeunes hommes et des jeunes femmes confondants de vérité.

Bouguermouh est libre, cette fois, libre de ses mouvements, seul avec l'œuvre de Mammeri. Liberté provisoire. Pour des raisons de sécurité, il doit rester en Kabylie pendant que ses bobines partent à Alger. Le travail de laboratoire est confié à l'Entreprise nationale de production audiovisuelle (ENPZA). Chaque soir, Bouguermouh discute une heure ou deux au téléphone avec des techniciens. Il demande un montage large, soucieux de pouvoir le retravailler lui-même, un jour, ailleurs... Le résultat est catastrophique. Mixage, étalonnage, tout est à refaire. Mais le film existe.

Et Bouguermouh, malgré tout, consent à le projeter en avant-première à la Maison de la culture de Tizi-Ouzou, le 21 décembre 1994. La foule se presse. C'est à peine si elle remarque les défauts techniques. Seule compte cette nouvelle langue qui apparaît au cinéma, ce parler amazigh et les images tournées dans la Petite et la Grande Kabylie. Réconforté par l'accueil des siens, Bouguermouh songe à la post-production. Il faut refaire le montage et la bande-son, revoir le rythme, sous-titrer en français, ajouter la musique, le générique. Pendant l'année 1995, Bouguermouh porte son film comme un enfant malade dans un Paris indifférent, sauf quelques amis - dont le comédien Daniel Prévost.

Le cinéaste s'épuise. Son cœur manque de lâcher. Des prétendus donateurs font faux bond. Mais l'Association des juristes berbères de France finit par

convaincre un vrai mécène, Mohammed Saadi, un expert-comptable passionnée de culture amazighe. Bouguermouh peut s'atteler aux travaux de finition. Début 1996, le film prend sa forme définitive en version kabyle sous-titrée. Il est trop tard pour Cannes. La sortie publique en Algérie est maintenant prévue pour la fin de l'été 1996. Bouguermouh, lui, s'appête à quitter Paris avec le sentiment d'être allé au bout de son rêve d'il y a trente ans, d'avoir tenu la promesse faite à l'ami disparu, à un peuple, à la Kabylie. Il est confiant. La preuve ? Il parle déjà de tourner un deuxième film, d'après les mémoires de la mère du poète Jean Amrouche. Un film en amazigh, évidemment. L'homme, soudain, semble pressé. On pense à la première phrase du roman de Mammeri : «*le printemps, chez nous, ne dure pas.*»

Eric Fottorino

Le Monde - 30 Mai 1996

Le réalisateur

Né le 25 février 1936 à Ouzellaguen. Fils d'un instituteur de la sévère école normale Française et d'une mère analphabète mais qui connaît très bien les poèmes et les chants Kabyles.

Etudes secondaires à Sétif où il voit de près l'horreur et la mort lors des événements de 1945.

En 1957, il rencontre Mouloud Mammeri. Début d'une longue amitié.

Après un passage à l'IDHEC en 1960, Abderrahmane Bouguermouh réalise des émissions de variétés pour la télévision, à la R.T.F., à Cognacq Jay.

En 1963, il retourne au pays et participe à la création du C.N.C. algérien. Il en est exclu en 1964 à cause de ses idées.

En 1965, sur un texte de Malek Haddad, il tourne **Comme une jeune âme**, un moyen métrage en berbère. Le film est refusé par le ministre qui en exige une version arabe. Il part alors pour Paris où il post-synchronise le film en français : cela lui vaudra un deuxième licenciement et la confiscation et la destruction des positifs et négatifs. Le film ne sera jamais diffusé.

De 1965 à 1968, il réalise une série de documentaires de commande et prend contact avec les premiers intellectuels de la revendication berbère: M. Hannouz, Taos Amrouche, Mouloud Mammeri, Batouche Mouloud, Bessaoud Mohand Arab...

Le réalisateur s'intéresse au documentaire archéologique avant de tourner un autre moyen métrage, **La grive**, en 1967. Plusieurs fois primé, ce film constitue l'une des premières anthologies de la cinématographie algérienne.

En 1968, il dépose **La colline oubliée** à la Commission de Censure du Scénario. Dans une lettre d'intention, il précise que le film ne peut se faire qu'en kabyle. Le projet est rejeté sans explication.

La même année, il fomenté une grève (la

première depuis l'Indépendance) à cause de l'exploitation des techniciens sur un tournage. Il n'échappe à la prison que grâce à l'intervention énergique de ses amis intellectuels. Renvoyé par un ministre à l'anti-berberisme affiché, on lui refuse passeport, autorisation de sortie ainsi que tout projet de réalisation, toujours sans en donner officiellement les raisons.

Commence alors une «longue traversée du désert» au cours de laquelle il collabore au film de Mohamed Lakhdar Hamina, **Chronique des années de braise**, en 1973.

En 1978, il réalise successivement pour la télévision **Les oiseaux de l'été** et **Kahla ou Beida** (en 1980), grand succès populaire dans lequel il tourne en dérision le pouvoir, mais qui lui vaut une fois de plus la répression non-dite du pouvoir.

En 1987, il tourne son premier long métrage en 35mm, **Cri de pierre**, plusieurs fois primé à l'étranger mais très attaqué en Algérie, notamment par la presse officielle.

En 1989, on lui accorde enfin l'autorisation de tourner en berbère **La colline oubliée**.

Loin de toute concession ou compromission, le réalisateur a eu des prises de position qui n'ont pas rencontré que les oreilles attentives et bienveillantes que l'on imagine. Dès lors, il était difficile pour lui de trouver l'opportunité de tourner une oeuvre à la mesure de ses ambitions.

Sa rencontre avec Mouloud Mammeri fut déterminante. Le projet de **La colline oubliée** a mûri pendant deux décennies avant d'atteindre le stade de la réalisation.

Dossier distributeur

Filmographie

Moyen métrage

Comme une jeune âme 1965

La grive 1967

Long métrage

Cri de pierre 1985

La colline oubliée 1996